



**HAL**  
open science

## Entre despotisme et vertu : les représentations de l'Inde dans *A Voyage to East-India* d'Edward Terry (1655)

Corinne Lefèvre

### ► To cite this version:

Corinne Lefèvre. Entre despotisme et vertu : les représentations de l'Inde dans *A Voyage to East-India* d'Edward Terry (1655). I. Gadoin; M.-E. Palmier-Chatelain. *Rêver d'Orient, connaître l'Orient. Visions de l'Orient dans l'art et la littérature britanniques*, ENS Editions, pp.99-112, 2008, 2847881379. hal-00706253

**HAL Id: hal-00706253**

**<https://hal.science/hal-00706253>**

Submitted on 7 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SIGNES

# Rêver d'Orient, connaître l'Orient

Visions de l'Orient dans l'art  
et la littérature britanniques

Sous la direction d'Isabelle Gadoin  
et Marie-Élise Palmier-Chatelain

Avec les contributions de

Sunil AGNANI, Marie-Françoise ALAMICHEL,  
Christophe BALAY, Guy BARTHÉLEMY, Faïza BOUKRAÏAA,  
Laurent BURY, Xavier CERVANTES, Laurence CHAMLOU,  
Isabelle GADOIN, Pauline LAVAGNE D'ORTIGUE,  
Corinne LEFÈVRE, Guy LE THIEC, Anne MATHIEU,  
Ladan NIAYESH, Marie-Élise PALMIER-CHATELAIN  
Margaret SIRONVAL, Ann THOMSON

ENS ÉDITIONS

2008

Ouvrage publié avec le concours  
de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée

Éléments de catalogage avant publication

Rêver d'Orient, connaître l'Orient / Sunil Agnani, Marie-Françoise Alamichel, Christophe Balajé, ... [et al.] ; sous la direction d'Isabelle Gadoin et Marie-Élise Palmier-Chatelain. – Lyon : ENS Éditions, 2008. – 1 vol. (368 p.) : couv. ill. en coul. ; 22 cm. (Signes, ISSN 1255-1015)  
Notes bibliogr. Index  
ISBN 978-2-84788-137-0

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

Illustration de couverture : © Ludwig Deutsch (1855-1933), *The Scribe*, Mathaf Gallery

© ENS ÉDITIONS, 2008  
École normale supérieure Lettres et sciences humaines  
15 Parvis René Descartes  
BP 7000  
69342 Lyon cedex 07

ISBN 978-2-84788-137-0

CORINNE LEFÈVRE



## Entre despotisme et vertu : les représentations de l'Inde dans *A Voyage to East-India* d'Edward Terry

*Même si les récits de voyage prétendent décrire de façon fiable les pays traversés et les coutumes de leurs habitants, ces textes peuvent plutôt être lus aujourd'hui pour les renseignements qu'ils nous offrent sur la personnalité de leurs auteurs, qui transparait en filigrane dans leurs jugements. Ainsi, Edward Terry, malgré ses efforts visibles de documentation, de références aux sources, et de transcription « objective » des choses vues en Inde, mesure clairement celles-ci à l'aune des relations plus ou moins étroites qu'il entretient avec l'East India Company, l'Église réformée et la monarchie anglaise. De Pune à l'autre, la notion religieuse et politique de « mission civilisatrice » peut évidemment rejaillir. Mais son récit laisse aussi apparaître ce qui deviendra un véritable « motif » politique des récits de voyages en Orient : celui du despotisme – régime explicitement opposé à celui du roi d'Angleterre. Ce que va chercher le voyageur n'est donc pas tant la découverte de l'Autre que la confirmation ou l'infirmité du Même. L'ailleurs et l'Autre deviennent littéralement « alibis ».*

Sir Thomas Roe est le premier ambassadeur anglais à avoir été envoyé à la cour moghole (janvier 1615 - août 1618) pour y négocier des avantages commerciaux au profit de l'East India Company. Il a été accompagné dans sa mission par un certain Edward Terry, qui occupait auprès de lui la fonction de chapelain. On oublie fréquemment que ce personnage, à l'instar de son maître, a laissé un récit de son périple, qui fut publié pour la première fois dans son intégralité en 1655 sous le titre de *A Voyage to East-India*<sup>1</sup>. Cette

1. Toutes les références entre parenthèses dans le texte sont extraites de l'ouvrage d'Edward Terry, dans sa réédition de 1777. Toutes les références à d'autres auteurs et sources sont

relation est le plus souvent passée sous silence et elle est, au mieux, utilisée par les historiens de l'Inde pour combler les lacunes du récit de Roe<sup>2</sup>. Elle est pareillement négligée par les recherches concernant la littérature de voyage européenne en Inde, à une exception près. Dans son *India Incribed*, Kate Teltscher consacre en effet quelques passages au récit de Terry, mais son traitement du texte n'est guère satisfaisant<sup>3</sup>. En négligeant l'histoire complexe du texte et, surtout, le contexte dans lequel il a été composé, elle reproduit le schéma essentialiste de l'analyse d'Edward Saïd<sup>4</sup>. Elle tend ainsi à faire de l'auteur le simple réceptacle d'une tradition dominante toujours continuée – selon laquelle l'Autre ne peut être décrit que sous le vocable du semblable et du différent – et sous-estime l'instrumentalisation consciente de l'Inde qui est une des caractéristiques majeures de la relation de Terry, comme de beaucoup d'autres récits de voyage<sup>5</sup>.

Dans ces conditions, l'objectif poursuivi ici est donc triple : remettre *A Voyage to East-India* en contexte en définissant au plus près l'identité de son auteur et en rappelant l'histoire complexe du récit ; donner une vision exhaustive des représentations de l'Inde qui y sont à l'œuvre ; montrer, enfin, que les deux images dominantes – celles du despotisme et de la vertu – ne s'expliquent que par la double identité de Terry et remplissent une fonction bien précise.

## Le personnage d'Edward Terry

Né en 1590 à Leigh dans le Kent, Edward Terry reçut une première formation à la Free School de Rochester avant d'être admis en 1608 au collège de Christ Church à Oxford<sup>6</sup>. Si les marques de la double éducation classique et religieuse qu'il y reçut sont bien perceptibles tout au long de son *Voyage*

données en notes de bas de page. Les traductions françaises des ouvrages en langue anglaise sont les nôtres.

2. Le manuscrit du journal de Thomas Roe concernant la période postérieure à février 1617 a en effet été perdu.
3. K. Teltscher, *India Incribed. European and British Writing on India, 1600-1800*, p. 24-25.
4. Tout en reconnaissant l'influence d'Edward Saïd, elle se propose de répondre aux critiques qui lui ont été adressées en construisant une version plus dynamique (et donc à la fois plus complexe et plus nuancée) de sa thèse (*ibid.*, p. 6-7). Le reste de l'ouvrage peine cependant à atteindre ce but.
5. Pour une démonstration désormais classique de cette thèse, voir S. Murr, « Le politique "au Mogol" : appareil conceptuel, rhétorique stratégique, philosophie morale ».
6. A. Wood, *Athens Oxonienses...*, p. 253.

*to East-India*<sup>7</sup>, il est plus difficile de déterminer le rôle que joua le passage à Oxford dans son développement religieux ultérieur. Dans les années 1610, l'université constituait en effet un des piliers de l'autorité monarchique des Stuarts et de l'orthodoxie protestante de l'Église d'Angleterre ; mais elle abritait aussi d'intenses controverses religieuses, notamment entre calvinistes et puritains<sup>8</sup>.

Quoi qu'il en soit, Terry obtint sa maîtrise de lettres (*Master of Arts*) en 1614 et s'engagea peu après comme aumônier sur une flotte de l'East India Company<sup>9</sup>. L'engagement ne stipulait au départ qu'un voyage aller-retour en Inde mais, dès son arrivée à Surat le 25 septembre 1616, il fut contacté par les facteurs anglais de la compagnie pour remplacer le révérend John Hall auprès de Sir Thomas Roe<sup>10</sup>. Saisissant cette occasion de voyager à l'intérieur des terres, Terry accepta sans hésiter le poste de chapelain. Il rejoignit l'ambassadeur à Mandu fin février 1617 et l'accompagna dans ses pérégrinations jusqu'à la fin de sa mission en 1619. Outre son soutien spirituel, Terry apporta également une aide matérielle à Roe : c'est lui qui achemina jusqu'à Mandu les présents apportés par la flotte de 1616 et destinés à l'empereur Jahāngīr (règne de 1605 à 1627) ainsi qu'à ses principaux dignitaires. Il fut cependant assez malheureux dans cette entreprise. Arrêté en cours de route par le prince Khurram, Terry fut forcé de retourner à Burhanpur avant d'être autorisé à repartir, pourvu d'une escorte particulière. À leur arrivée à la cour, les présents furent littéralement pillés par Jahāngīr (p. 161 et 182-183)<sup>11</sup>.

Son séjour dans le sous-continent fut donc assez limité tant du point de vue temporel que sociospatial : durant les deux ans et demi qu'il passa en Inde, il n'eut l'occasion de « visiter » que certaines parties du Gujarat et du Malwa, et ce dans le cadre particulier de la compagnie anglaise ou de la cour moghole. La vision de l'Inde qu'il développe dans son *Voyage* doit donc aussi être analysée à l'aune du caractère restreint de son expérience.

On sait malheureusement peu de chose de la vie de Terry après son retour en Angleterre. Il se retira dans un premier temps dans son collège

7. Les références aux Saintes Écritures dominent naturellement le texte ; pour le rôle de l'Antiquité, voir *infra*.
8. K. Fincham, « Oxford and the early Stuart policy », p. 180 et 194 et N. Tyacke, « Religious controversy », p. 569-581.
9. S. Wheeler, « Edward Terry », p. 86.
10. W. Foster éd., *The Embassy of Sir Thomas Roe to India, 1615-1619*, vol. I, p. 168 et p. 245-246.
11. *Ibid.*, vol. II p. 377 et 380-387.

d'Oxford où il rédigea au début des années 1620 une première version de son récit de voyage<sup>12</sup>. Présentée sous forme manuscrite au prince de Galles en 1622, elle ne convainquit apparemment pas le futur Charles I<sup>er</sup> (règne de 1625 à 1649) de lui accorder son patronage. Terry dut attendre encore sept ans avant d'être nommé, en août 1629, recteur de la paroisse de Great Greenford (Middlesex), située aux environs de Londres. Le fait qu'il ait réussi à conserver cette charge jusqu'à sa mort en octobre 1660 et qu'il ait publié la quasi-totalité de ses ouvrages entre 1646 et 1655<sup>13</sup>, c'est-à-dire dans la phase la plus violente de la Grande Rébellion, indique qu'il sut pour le moins s'accommoder des nouveaux puissants. Enfin, il composa à l'occasion de la restauration monarchique de 1660 une apologie de Charles II (règne de 1660 à 1685) qui, selon Anthony Wood, devait lui assurer l'obtention du décanat de la collégiale de Windsor<sup>14</sup>. L'auteur d'*Athenæ Oxonienses* se demande d'ailleurs sarcastiquement de quels services Terry pouvait bien se prévaloir pour espérer une telle faveur, lui qui avait si mal soutenu la monarchie durant la période précédente<sup>15</sup>. Dans tous les cas, la mort du pasteur la même année ne permet pas de savoir quel aurait pu être l'aboutissement de sa requête.

Le maintien de contacts avec l'East India Company constitue le second point d'intérêt de la carrière post-indienne de Terry. À son retour en Angleterre en 1619, l'intervention de Thomas Roe auprès de la compagnie lui avait permis de ne pas être sanctionné pour s'être livré au commerce privé durant sa mission<sup>16</sup>. Il avait donc quitté la compagnie en assez bons termes. Ses services spirituels furent à nouveau sollicités par les marchands une trentaine d'années plus tard : il prononça en septembre 1649 un sermon dans l'église de Saint-André-Undershaft (Londres) pour remercier le Seigneur d'avoir ramené à bon port sept navires que la compagnie croyait perdus<sup>17</sup>. C'est sans doute lors du dîner amical qui

12. A. Wood, *Athenæ Oxonienses...*, p. 253.

13. Pour une liste exhaustive des publications d'Edward Terry qui sont, à deux exceptions près, des ouvrages religieux (sermons et catéchisme), voir A. Wood, *Athenæ Oxonienses...*, p. 253-254.

14. L'ouvrage, intitulé *Character of the King Charles II with a short Apology before it, an Introduction to it, and a Conclusion after it*, parut à Londres en 1660.

15. A. Wood, *Athenæ Oxonienses...*, p. 254.

16. Terry avait ramené d'Inde cent vingt et une pièces de calicot, contrairement au règlement qui interdisait aux employés de commercer pour leur profit personnel. Il cherchait en sus à obtenir pour ses marchandises l'exemption des frais de transport (W. Foster éd., *The Embassy of Sir Thomas Roe to India...*, vol. II, p. 526).

17. Le sermon, intitulé *The Merchant's and Mariner's Preservation and Thanksgiving*, fut publié la même année à Londres (A. Wood, *Athenæ Oxonienses...*, p. 253).

suivit que Terry recueillit une partie des informations qui lui permirent d'actualiser sa présentation de l'Empire moghol pour la parution de son *Voyage* en 1655<sup>18</sup>.

Si l'indigence des sources ne permet pas de conclure avec certitude sur l'identité politique et religieuse d'Edward Terry, on peut néanmoins en dégager les caractéristiques principales. Le pasteur apparaît avant tout comme un farouche partisan de l'ordre et de la hiérarchie, tant dans le domaine politique que religieux. Seul un pouvoir fort, qui n'hésite pas à faire usage de la répression, est susceptible d'assurer le triomphe de ces valeurs. Dans cette perspective, l'obéissance à une autorité supérieure est une nécessité absolue et la rébellion est universellement condamnable, quels que soient ses motifs (p. 169, 276-277 et 441-442). C'est sans aucun doute dans cette conviction que se trouve la clé de la passivité de Terry durant la période troublée de la guerre civile : ce qu'Anthony Wood dénonce comme un vil opportunisme n'est que le reflet de son adhésion à cet impératif de soumission. Au niveau religieux, ces idées trouvaient une traduction naturelle dans une Église réformée, unique et unie et, surtout, proche du pouvoir temporel (p. 441 et 446). De la vague puritaine qui toucha l'Angleterre à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, Terry rejeta donc le caractère anti-institutionnel pour ne retenir que l'exigence de vertu morale.

### L'histoire du texte : « *an untimely birth* »

Comme on l'a vu, Edward Terry remit en 1622 une première version de son texte au futur Charles I<sup>er</sup><sup>19</sup>. Cette première version fut publiée avec quelques suppressions en 1625 par le révérend Samuel Purchas. Celui-ci avait entrepris, à la suite de Richard Hakluyt, de collecter tous les récits de voyage dont il pouvait avoir connaissance et de les réunir dans une immense anthologie intitulée *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes*<sup>20</sup>. On ignore comment Purchas réussit à entrer en possession du texte, mais il n'est pas impossible que le prince de Galles – auquel l'anthologie était dédiée – l'ait lui-même cédé au révérend<sup>21</sup>. Quoi qu'il en soit, Terry ne semble pas avoir été consulté : dans la préface de son édition de

18. W. Foster éd., *Early Travels in India, 1583-1619*, p. 289-290.

19. Le manuscrit de cette première version est aujourd'hui perdu.

20. S. Purchas, *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes Contayning a History of the World in Sea Voyages and Land Travells by Englishmen and Others*, p. 1-54.

21. W. Foster éd., *Early Travels in India...*, p. 289.

1655, il ne fait aucune allusion à la parution antérieure de son récit, sans doute froissé par les coupures qui avaient alors été imposées au texte.

Le troisième état du texte, qui est aussi celui de la première édition par l'auteur, diffère considérablement de la version publiée trente ans plus tôt. La différence est d'abord quantitative puisque l'édition de 1655 est sept à huit fois plus longue que la précédente (*ibid.*). Différence de contenu surtout, dont l'auteur s'explique ainsi dans son avertissement au lecteur :

Je n'aurais jamais porté [mon récit] à la connaissance du public [...] n'eût été l'imprimeur qui s'était procuré ma copie originale [...] et désirait la publier. C'est pourquoi je l'ai révisée et augmentée sur certains points de digressions pertinentes, mais parfois très longues, [...] de façon à ce qu'elle [...] contienne des éléments instructifs et utiles mais aussi des nouveautés dans le récit.<sup>22</sup>

L'édition de 1655 est en effet enrichie d'une mise à jour sur la situation politique de l'Empire moghol (p. 412-413) et, surtout, de longues et fréquentes parenthèses morales et religieuses. Par ailleurs, le ton de l'auteur est bien différent de celui qu'il avait adopté dans sa première version : le nouveau texte critique en bien des endroits la situation de l'Angleterre contemporaine et exhorte la nation à une réforme de ses mœurs.

Ce récit suscite donc une double interrogation : pourquoi l'auteur a-t-il attendu une trentaine d'années avant de le rendre public ? Pourquoi a-t-il choisi de le divulguer sous cette forme ? En ce qui concerne la date, on doit rappeler que Terry ne commença à publier que tardivement, dans la seconde moitié des années 1640 ; et l'édition du *Voyage to East-India* en 1655 constitua probablement le sommet de sa carrière littéraire. Pour ce qui est de la forme, il faut préciser que sa relation avait souffert dès ses débuts de la concurrence du récit de Thomas Roe. Il fallait donc donner au texte une originalité, qui assurerait le succès de la publication. La vogue littéraire des sermons, le contexte troublé de l'époque, l'état religieux de Terry et son désir sincère d'œuvrer à la réforme de la nation anglaise expliquent sans doute les transformations qu'a subies le texte. La version de 1655 semble dans tous les cas avoir connu un certain succès. Une nouvelle édition du texte parut en 1665 – sous une forme condensée et sans le nom de l'auteur – accompagnée de la traduction par George Havers des lettres du voyageur italien Pietro della Valle<sup>23</sup>. Cette popularité continua au XVIII<sup>e</sup> siècle avec la réimpression en 1777 de l'édition de 1655.

22. E. Terry, *A Voyage to East-India*, 1777, p. VI-VII.

23. W. Foster, *Early Travels in India...*, p. 290.

## L'héritage de l'orientalisme médiéval

Le premier soin de Terry – dans sa dédicace au prince de Galles tout comme dans son avertissement au lecteur – est de préciser sa qualité de témoin oculaire et de convaincre ainsi de la fiabilité de son récit (p. IV, I et 54-55). Cette revendication d'une authenticité basée sur l'expérience directe est caractéristique des récits de voyage du XVII<sup>e</sup> siècle et s'accompagne fréquemment de la dénonciation du caractère fallacieux des relations précédentes. En ce qui concerne les événements auxquels il n'a pas assisté, Terry cite scrupuleusement ses sources d'information. Son compatriote Thomas Coryat lui fournit notamment la matière de ses descriptions de Delhi et d'Agra, tandis que ses conversations avec le jésuite Francisco Corsi lui permirent de rendre compte des débats religieux organisés à la cour moghole<sup>24</sup>. Malgré cette volonté de rigueur, sa description de l'Inde reste à bien des égards tributaire de la tradition orientaliste élaborée à l'époque médiévale. À mi-chemin entre les légendes issues de l'Antiquité et de la Bible et un dit scientifique de l'exploration, le *Voyage to East-India* illustre parfaitement les transformations que connut le genre du récit de voyage européen au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>.

Le poids de l'héritage médiéval se manifeste en premier lieu dans la présence de certaines figures historiques et légendaires. Delhi est ainsi présentée comme l'ancienne capitale de Porus – le roi indien paradigmatique de la littérature occidentale – et, surtout, comme le champ de victoire d'Alexandre<sup>26</sup>. Cette assertion est immédiatement confirmée par le témoignage de Thomas Coryat : « lors de son séjour à Delhi, il vit un grand pilier de marbre portant une inscription grecque [...], qui avait été érigé [...] par le Grand Alexandre pour préserver la mémoire de cette fameuse victoire » (p. 77). Afin de conserver leur crédibilité, les récits des Anciens doivent donc désormais être validés par l'expérience. L'application de cette règle reste néanmoins très aléatoire : à l'instar de ses contemporains,

24. Thomas Coryat visita l'Inde en curieux entre 1615 et 1617 et passa quelques mois en compagnie de Thomas Roe et d'Edward Terry. Pour une présentation du personnage et de son œuvre, voir W. Foster éd., *Early Travels in India...*, p. 234-241. Francisco Corsi participa, entre 1605 et 1624, à la mission jésuite attachée à la cour moghole (E. Maclagan, *The Jesuits and the Great Mogul*, p. 75-76). Voir E. Terry, *A Voyage to East India*, p. 57, 77, 372 et 422 pour leur statut d'informateur auprès de l'auteur.

25. J.-P. Rubiés, « Instructions for travellers : teaching the eye to see », p. 139-142.

26. Si Alexandre vainquit bien vers 325 av. J.-C. un souverain indien que les sources grecques appellent Porus, son armée ne dépassa jamais le Panjab.

Terry continue de considérer le négus d'Abyssinie comme le légendaire prêtre Jean (p. 56 et 110).

Les figures familières et évocatrices de l'histoire biblique et antique sont par ailleurs fréquemment utilisées comme termes de comparaison : l'empereur Jahāngīr est ainsi alternativement assimilé à Salomon, Pharaon, Assuérus (Xerxès I<sup>er</sup>) ou encore Néron<sup>27</sup>. L'éducation classique de l'auteur est ainsi mise au service de la pédagogie : il s'agit avant tout de rendre la réalité moghole intelligible au lectorat anglais<sup>28</sup>.

L'image de l'Inde comme terre de l'étrange, autre avatar de la tradition médiévale, est assez peu présente dans le récit de Terry. À cet égard, il est intéressant de noter que les deux anecdotes que l'on peut rattacher à ce thème – le singe « chrétien » et la race maudite des assassins de l'apôtre saint Thomas (p. 383-385 et 422) – sont présentées avec d'autant plus de scepticisme qu'elles ont été transmises à l'auteur par des jésuites. On retrouve ici le souci protestant de purifier le christianisme de ses superstitions populaires. Terry donne en revanche tout son éclat à la fabuleuse richesse de l'Inde :

Cette monarchie très étendue et très fertile, qui est appelée Indostan par ses habitants, est si riche de tout ce qui est nécessaire à l'homme pour se nourrir, se vêtir et s'enrichir, qu'elle est capable de subsister et de se développer sans le moindre secours d'un prince ou d'une nation voisine. (p. 87)

Elle est cependant loin de fonctionner en autarcie puisque « de même que tous les fleuves se jettent dans la mer, d'innombrables flots d'argent [s'écoulent] dans cette monarchie et y demeurent » (p. 112). L'empereur moghol est bien évidemment le principal bénéficiaire et, surtout, le plus formidable représentant de cette richesse indienne : « comme je me trouvais en sa présence, je vis, à ma stupéfaction, les plus immenses et les plus incroyables richesses » (p. 149). De par la superficie de son empire, l'abondance de ses productions et l'importance de ses trésors, le Grand Moghol apparaît donc comme le souverain le plus riche et le plus puissant de l'Asie, sinon du monde.

Cette image est néanmoins savamment contrebalancée par la condamnation du despotisme qui prévalait dans cette région (c'est la richesse

27. Voir par exemple E. Terry, *A Voyage to East India*, p. 149 (Salomon), p. 381 (Assuérus), p. 389 (Néron), p. 395 (Pharaon).

28. Pour une utilisation similaire de l'histoire romaine chez Roe, voir C. P. Mitchell, *Sir Thomas Roe and the Mughal Empire*, p. 183-193.

du Moghol qui lui permet d'entretenir en permanence une force armée considérable et de maintenir ainsi sa tyrannie). S'il est vrai qu'il s'agit là d'un autre *topos* de la tradition orientaliste médiévale, il semble qu'il faille surtout y voir chez Terry le résultat de l'influence de Thomas Roe et de son récit<sup>29</sup>. Cette hypothèse se trouve d'ailleurs confirmée dès lors qu'on prend en compte l'objectif que l'auteur assigne à cette dénonciation.

### L'image du despotisme : tradition et instrumentalisation

Le chapitre 23 du *Voyage to East-India*, consacré à « la politique du Moghol dans son gouvernement », s'ouvre par l'assertion suivante : « il s'agit vraiment du pire des gouvernements, celui qui est appelé par Aristote δεσποτικον, arbitraire, illimité, tyrannique ; c'est celui dont use un maître sévère envers ses esclaves et non celui qu'un bon roi donne à ses sujets. » (p. 352) Les raisons invoquées à l'appui de ce jugement sont classiques<sup>30</sup>. Le Moghol est d'abord illégitime parce qu'il est étranger aux peuples sur lesquels il détient l'autorité politique et qu'il tire cette autorité de la violence. C'est en effet par la conquête que Tamerlan a imposé une domination doublement étrangère, de par sa race et, surtout, de par sa religion : « Depuis qu'ils ont été soumis par Tamerlan, les habitants de l'Inde orientale ont été mêlés aux musulmans qui, bien qu'ils soient beaucoup moins nombreux que ces païens, règnent et commandent en tout dans ces régions. » (p. 121) Fondé sur la force brutale, le régime moghol ne peut se maintenir que par une guerre de conquête constamment renouvelée :

S'il se trouve un [sujet] assez mécontent pour questionner [...] ses actions, [le souverain] tient à sa disposition un argument bien plus convaincant que toute la force de la logique, à savoir plusieurs milliers d'hommes, qui sont de braves et compétents soldats, qu'il garde continuellement en armes et qui peuvent accomplir tout [...] ce qu'il lui plaira d'ordonner. (p. 353)

Passant de la description à l'analyse, Terry, à la suite d'Aristote, explique ce mouvement violent perpétuel par le caractère anémique du régime moghol : dans cet empire où il n'existe aucune loi écrite, la volonté

29. S. Subrahmanyam, « Frank submissions : the company and the mughals between Sir Thomas Roe and Sir William Norris », p. 80. Pour une description du régime moghol par Thomas Roe, voir W. Foster éd., *The Embassy of Sir Thomas Roe to India...*, en particulier vol. I, p. 110, 123-124 et vol. II, p. 361.

30. L'analyse qui suit s'appuie sur les recherches que Sylvia Murr a menées sur le récit de François Bernier (« Le politique "au Mogol"... »).

du souverain constitue l'unique norme de gouvernement. Cependant, plus encore que l'absence de constitution, c'est le non-respect des lois naturelles par le monarque qui est à l'origine de son caractère despotique. La propriété privée – que le voyageur considère, à l'instar des modernistes, comme un droit naturel fondamental – y est en effet inexistante : « ... aucun sujet de cet empire ne peut considérer comme sienne la terre dont il hérite ; tous sont des tenanciers à la merci de leur roi ; ils n'ont d'autre titre pour en jouir que la faveur du roi, qui est bien plus facilement perdue qu'acquise. » (p. 391) Or, c'est précisément l'insécurité de leur position qui conduit les administrateurs à un comportement tyrannique. Conscients de la nature éphémère du pouvoir qui leur est délégué, ils l'utilisent suivant leur propre intérêt et non en vue du bien commun (p. 392-393).

Si la condamnation du régime moghol par Terry est donc sans appel, son portrait de Jahāngīr est bien plus nuancé et suit, une fois encore, l'exemple de Thomas Roe<sup>31</sup>. Le souverain est d'abord présenté comme un orgueilleux doublé d'un hédoniste qui, dans sa recherche des plaisirs sensuels, éloigne toute vision de souffrance et de mort (p. 350-351 et 381-382)<sup>32</sup>. Toutefois, pour le pasteur, c'est la versatilité qui domine la personnalité de Jahāngīr : « ... en ce qui concerne l'humeur de ce roi, elle m'a toujours semblé composée d'extrêmes ; car il était parfois cruel jusqu'à la barbarie tandis qu'à d'autres moments il paraissait très juste et très civil. » (p. 386) Cette inconstance, qui s'appuie sur le pouvoir absolu du souverain et se manifeste dans l'arbitraire de son gouvernement, permet à Terry de faire de Jahāngīr un personnage totalement irrationnel avec lequel, et c'est là le point crucial, il est impossible de négocier sur une base ferme. Le caractère téléologique et instrumental de la description du régime moghol est d'ailleurs implicitement dévoilé dans les dernières lignes du chapitre 23 :

Le Mogol accorde parfois, par ses édits ou lettres patentes, certaines faveurs à une ou plusieurs personnes mais il contredit peu après ces dons par d'autres lettres, s'excusant de ce qu'il est un roi [...] absolu et ne doit donc être lié par aucune chose et que, s'il l'était, il serait un esclave et non plus un homme libre [...]. C'est pourquoi il ne peut y avoir de négociation

31. S. Subrahmanyam, « Frank submissions : the company and the mughals... », p. 75-76. Pour une description par Thomas Roe de la personnalité de Jahāngīr, voir W. Foster éd., *The Embassy of Sir Thomas Roe to India...*, en particulier vol. I, p. 112, 124 et 257.
32. Selon ses Mémoires, Jahāngīr ordonna en 1624 qu'on éloigne systématiquement de lui toutes les personnes atteintes de difformité ou de maladie (W. M. Thackston, *The Jahāngīrnāma. Memoirs of Jahāngīr, Emperor of India*, p. 417).

sûre avec ce roi, qui s'engagera et se rétractera, promettra et se dédira. Néanmoins, nous autres Anglais n'avons absolument pas souffert de son inconstance, mais nous avons trouvé là un commerce libre, un séjour paisible et une grande estime auprès du roi et de son peuple [...] grâce à la prudence de ma Seigneurie l'Ambassadeur, qui était là (d'une certaine façon) comme Joseph à la cour de Pharaon. (p. 369-370)

Terry, dans sa dénonciation du despotisme moghol, poursuit donc un objectif précis : soutenir Thomas Roe dans son entreprise de justification auprès de l'East India Company. À son retour en Angleterre en 1619, l'ambassadeur dut en effet lutter sur un double front. Il s'agissait en premier lieu de convaincre les directeurs de la compagnie que les maigres avantages qu'il avait obtenus étaient tout ce que l'on pouvait espérer d'un tel régime<sup>33</sup>. Il fallait ensuite se défendre des attaques des facteurs de Surat qui mettaient en cause sa gestion de la mission et son comportement personnel<sup>34</sup>. Comme l'a montré Sanjay Subrahmanyam, le récit de son ambassade servit avant tout à légitimer son action ; corroboré par le témoignage de Terry, il permit à Roe de triompher de ses ennemis et d'obtenir la reconnaissance de la compagnie<sup>35</sup>. Cette victoire est encore aujourd'hui visible dans le hall Saint-Stéphane de l'abbaye de Westminster ; on peut en effet y admirer une fresque représentant l'ambassadeur auprès de Jahāngīr et portant l'inscription suivante : « Sir Thomas Roe, envoyé du roi Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre auprès de l'empereur moghol, réussit, par sa courtoisie et sa fermeté à la cour d'Ajmer, à jeter les fondations de l'influence britannique en Inde. »<sup>36</sup>

Tout en condamnant l'arbitraire du régime et de la justice moghols, Terry ne peut pour autant s'empêcher de leur reconnaître une certaine efficacité : « ... cette justice ronde et rapide maintient le peuple dans un tel ordre et dans une telle crainte que les exécutions n'y sont pas si nombreuses » (p. 354). Ce n'est toutefois que dans la conclusion de l'ouvrage que cette remarque isolée prend tout son sens : là, Terry oppose en effet

33. Roe avait été chargé d'obtenir un traité assurant à la compagnie un accès illimité aux ports moghols et l'exemption des droits de douanes pour ses marchandises. Il échoua à négocier un traité général, mais obtint des *farmans* autorisant les Anglais à commercer dans plusieurs villes de l'empire, comme Burhanpur ou Ahmadabad (C. P. Mitchell, *Sir Thomas Roe and the Mughal Empire*, p. 24-25).
34. W. N. Sainsbury, *Calendar of State Papers, Colonial Series, East Indies, China and Japan, 1617-1621*, p. 259-260 et 334-335.
35. S. Subrahmanyam, « Frank submissions : the company and the mughals... », p. 77-78.
36. Cité dans M. Strachan, *Sir Thomas Roe. 1581-1644 : a Life*, p. 117. Les fresques du hall Saint-Stéphane furent inaugurées en 1927. On peut noter, dans une perspective similaire, que Thomas Roe et Edward Terry ont tous deux leur portrait à la National Portrait Gallery.

l'ordre moral garanti par la tyrannie à l'anarchie et à l'impunité qui règnent alors en Angleterre (p. 461). Le *Voyage to East-India* apparaît ainsi dans sa dimension la plus originale, celle d'une ethno-géographie moralisatrice. Contrairement aux précédentes, cette dernière facette est intimement liée à la situation troublée des années 1650 et à l'identité religieuse de l'auteur.

### Une ethno-géographie moralisatrice

Comme l'a justement remarqué Kate Teltscher, il est possible de lire les chapitres consacrés à la description physique de l'Inde comme une véritable allégorie chrétienne<sup>37</sup>. Sous la plume du pasteur, le royaume prend en effet des allures de paradis terrestre : la terre est riche et produit en abondance tout ce qui est nécessaire à l'homme. Surtout, ces ressources naturelles sont de qualité bien supérieure à celles qui sont disponibles en Angleterre ; le blé y est plus blanc, l'eau plus savoureuse et plus douce (p. 87 et 100). Le lecteur est cependant rapidement invité à ne pas se méprendre sur les intentions de l'auteur – il n'existe de paradis que céleste – et Terry consacre à cet effet un long passage aux « incommodités, inconvénients et désagréments qui se rencontrent dans cet empire » (chapitre IV)<sup>38</sup>. La première leçon du révérend est donc claire : il est vain pour l'homme de rechercher la félicité sur cette terre (p. 119-120). Il est en revanche de son devoir d'y mener une existence conforme aux commandements de Dieu et c'est paradoxalement auprès d'un peuple païen que l'auteur choisit de puiser son modèle de vertu.

Cette instrumentalisation de l'Inde à des fins morales est clairement exprimée dans les premières lignes de sa conclusion :

Le principal but [de mon récit] était de faire honte à cette nation par le comportement des païens. [...] Et tout comme Dieu instruit l'homme par le bœuf et l'âne, [les Anglais] peuvent apprendre plus encore [...] des hommes, d'un peuple qui, bien qu'étranger et lointain, est cependant doué de raison. (p. 430)

Il faut également rappeler que, dans son introduction, Terry avait pris soin de définir le public ainsi visé : il s'agit de ces chrétiens qui, fuyant les sermons et délaissant les ouvrages religieux, rechignent à la leçon (p. VII). Loin d'être un objet de connaissance en soi, l'Inde constitue donc une

37. K. Teltscher, *India Inscribed...*, p. 20.

38. Ces inconvénients sont ceux de la faune (multitude des bêtes sauvages, abondance des mouches) et du climat (chaleur, orages secs).

sorte d'appât, dans tous les cas un formidable outil pour œuvrer à la réforme des mœurs anglaises.

Les Indiens de Terry, et en particulier les hindous, sont ainsi parés de toutes les vertus du bon protestant et celles-ci s'expriment tant à un niveau individuel qu'à l'échelle des rapports sociaux<sup>39</sup>. Leur tempérance est exaltée tout au long du chapitre X qui décrit dans le détail le régime alimentaire suivi dans ces contrées (p. 193-199 et 232). L'humilité constitue la seconde qualité des Indiens. Pour le voyageur, la sobriété des édifices qu'il a pu observer est la marque d'un peuple exempt d'orgueil. L'explication qu'il donne de cette sobriété est, en outre, extrêmement intéressante : il y voit en effet la conséquence du nomadisme de la cour et de l'insécurité de la position de la noblesse (p. 175-176 et 234-235). Si cette remarque rappelle le caractère limité de l'expérience indienne du voyageur, elle confirme l'observation déjà faite à propos de la justice : la critique du despotisme est (consciemment ou non) contrebalancée par l'approbation de certains de ses effets. Poursuivant sa leçon de morale, l'austérité de l'habillement et, surtout, son caractère traditionnel sont érigés en modèle et viennent naturellement s'opposer aux extravagances de la mode londonienne (p. 205-217 et 234-235). Le pasteur est particulièrement vindicatif dans ce domaine, allant jusqu'à voir dans la peste qui toucha la capitale en 1625 le signe de la désapprobation divine. Le caractère industriel et l'habileté artisanale de la population complètent avantageusement ce premier tableau de la nation indienne<sup>40</sup> (chapitre V, p. 120-131).

Les passages qui décrivent la vertu des Indiens dans leurs rapports familiaux et sociaux constituent le deuxième pan (qui est aussi le plus intéressant) de l'ethno-géographie moralisatrice de Terry. La notion de « civilité », au sens de conformité à une hiérarchie sociale, joue ici un rôle central. Cette civilité se traduit d'abord, dans les rapports d'égal à égal, par une grande honnêteté. Pour l'illustrer, le voyageur choisit sans surprise l'exemple des relations commerciales : alors que les Indiens font preuve d'une parfaite probité dans les négociations marchandes, le comportement des Anglais est celui de roubards dominés par l'appât du gain (p. 236-237). Pour le pasteur, cette attitude est d'autant plus condamnable qu'elle porte préjudice à la réputation des chrétiens :

39. Les vertus des Indiens sont louées tout au long du *Voyage to East-India*, mais elles sont plus synthétiquement exposées dans le chapitre XIV et dans le chapitre XXXI qui fait office de conclusion (p. 231-241 et 429-511).

40. Il est à noter que la louange ne s'applique ici qu'aux hindous : les musulmans, qui vivent du travail de la majorité opprimée, en sont exclus (p. 235-236).

C'est une chose très triste et horrible de considérer le scandale qui est ici infligé à la religion chrétienne par le relâchement, la négligence et les extravagances de nombre de ceux qui viennent parmi [ce peuple] en se déclarant chrétiens [...]; j'ai souvent entendu les indigènes [...] parler ainsi, dans l'anglais estropié qu'ils ont appris, « religion chrétienne, religion du diable, chrétien boit beaucoup, fait beaucoup de mal, frappe beaucoup, insulte beaucoup les autres ». (p. 239)

Si, dans cet exemple, la condamnation ne touche que les Anglais présents en Inde, ailleurs, c'est le comportement de la nation entière qui est conquis. Terry soutient en effet qu'un marchand qui a engagé une bonne escorte peut traverser l'Inde de part en part sans courir le moindre danger, ni dans son corps ni dans ses biens; à l'inverse, un Indien serait rapidement détroussé et tué par ses gardes s'il tentait la même expérience en Angleterre (p. 172-173). Ce tableau idyllique ne peut manquer de laisser le lecteur perplexe lorsqu'il se rappelle le sort qui a été fait aux présents que Terry était chargé d'acheminer jusqu'à la cour; il est bien évident que l'auteur force ici le trait au bénéfice de sa démonstration.

La civilité indienne se manifeste en deuxième lieu dans le respect des hiérarchies traditionnelles. Les Indiens, contrairement aux Anglais, témoignent d'une grande révérence envers leurs parents et ont soin d'assurer leur subsistance (p. 232-234). Cette piété s'exerce également en faveur de ceux qui détiennent la connaissance et l'autorité spirituelles. Les hindous, aussi bien que les musulmans, pourvoient sans rechigner à l'entretien de leur classe religieuse, tandis que cette pension légitime est bien souvent refusée aux prêtres anglais<sup>41</sup> (p. 448-449). L'allusion aux confiscations des biens du clergé qui eurent lieu pendant la Grande Rébellion est ailleurs explicite (p. 491-492).

Après avoir fait l'éloge du haut degré de moralité qui prévaut en Inde et qui, comme on l'a vu, est sans cesse opposé à la dépravation anglaise, le pasteur s'interroge, dans sa conclusion, sur les origines de cette supériorité morale. La réponse qu'il apporte à cette question est extrêmement intéressante :

En ce qui concerne ce peuple de l'Inde orientale, on peut distinguer deux causes principales de ce qu'ils marchent davantage dans le droit chemin que d'autres. La première est qu'ils se conforment aux principes (pour

41. Terry précise qu'il a lui-même joui de ce prestige, sa condition religieuse lui assurant le respect de tous, en particulier de Jahāngīr (p. 418-419). Il approuve également l'assiduité à la prière des Indiens ainsi que le respect qu'ils manifestent à l'égard de leurs « saintes écritures », notamment celui des musulmans envers le Coran (p. 256).

la plupart fondés sur le livre de la nature) qu'ils sont chargés de suivre; la seconde est que le cours de la justice est très rapide dans ces contrées, comme je l'ai déjà remarqué. (p. 461)

C'est néanmoins dans un passage précédent qu'il explicite ce qu'il faut entendre par « principes naturels » :

[Les Indiens] sont généralement très civils et restent habituellement [...] dans les limites des ordres qu'ils ont reçus de leurs supérieurs [...]. Ayant trouvé cette leçon clairement écrite [...] dans la loi de la nature, ils se la rappellent avec soin et la pratiquent avec diligence, reconnaissant aussi l'absolue nécessité de l'infériorité et de la supériorité parmi les hommes. (p. 169)<sup>42</sup>

Le secret de la vertu des Indiens se trouve donc dans leur obéissance et dans leur soumission, celles-ci étant assurées par un pouvoir fort et répressif, en d'autres termes, absolu. Le conservatisme de Terry apparaît ainsi dans toute sa force et apporte un nouvel éclairage à la critique de ses compatriotes : c'est le chaos qui règne alors en Angleterre qui a transformé cette dernière en nouvelle Babylone (p. 499). Seule la restauration d'un pouvoir fort et unifié, tant en matière politique que religieuse, permettra à la nation anglaise de se montrer digne de sa vocation initiale, celle d'un peuple élu de Dieu.

De fait, si l'Inde peut servir d'allégorie à la vertu, sa population reste privée de la véritable vertu, qui est l'apanage du chrétien. Terry rappelle d'ailleurs régulièrement ce postulat à son lecteur de peur que celui-ci ne sombre dans la plus noire mélancolie (p. IV, XII, 322, 437 et 485). Sur-tout, il a soin de flétrir par endroits l'image parfaite qu'il est en train de construire : le caractère industriel des Indiens se transforme en attribut simiesque, l'admiration du pacifisme se fait raillerie de la lâcheté et l'éloge de la soumission tourne à la critique de la servilité<sup>43</sup>. Enfin, le manque d'éducation et la superstition sont sévèrement condamnés, ces deux défauts découlant de l'ignorance fondamentale des Indiens, c'est-à-dire de leur méconnaissance de la parole divine (p. 219-222 et 322-323).

42. Si la théorie politique de Terry apparaît sur certains points proche de celle formulée par son contemporain Thomas Hobbes (1588-1679) – seul un pouvoir absolu peut garantir l'humanité de la destruction –, il faut se garder d'oublier que, chez Terry, la justification de ce pouvoir est avant tout divine; la notion de contrat (*covenant*) est ainsi totalement absente de son discours.

43. Après avoir admiré la capacité des Indiens à copier tout modèle nouveau, Terry les consacre « meilleurs singes pour l'imitation dans le monde » (p. 129). Voir aussi p. 149-153 au sujet de la lâcheté; p. 199-200 et 392-393 au sujet de la servilité.

L'intérêt de l'ethno-géographie de Terry se situe donc à un double niveau. Le premier est celui des conceptions politiques qui la sous-tendent : comme on l'a vu, celles-ci sont extrêmement conservatrices et impliquent un jugement sur le régime moghol bien plus nuancé que celui que développe le chapitre spécifiquement consacré à ce thème. Le second niveau a trait, plus globalement, au positionnement de l'auteur face à l'Inde : si Terry surprend tout d'abord en utilisant l'Inde comme contrepoint positif à la réalité anglaise, une lecture plus attentive de son ouvrage ne permet guère de douter du sentiment de supériorité qui continue de l'habiter. Dans cette perspective, il s'inscrit bien dans la continuité de la tradition orientaliste et de son ethnocentrisme. La phrase de clôture du *Voyage* en porte d'ailleurs l'ultime témoignage : « ... je veux croire que mon lecteur me pardonnera une chose, qui est la pauvreté et la faiblesse du style dans lequel cette relation est écrite, lorsqu'il considérera que j'ai vécu parmi les Indiens, ce qui m'a rendu grossier » (p. 511).

## Bibliographie

### Sources primaires

- DANVERS F. C. éd., *Letters Received by the East India Company from its Servants in the East, 1602-1617*, 3 tomes, Amsterdam, N. Israel, 1968 [1896-1902].
- FOSTER W. éd., *The Embassy of Sir Thomas Roe to India, 1615-1619, as Narrated in his Journal and Correspondance*, Londres, Hakluyt Society, 1899, 2 volumes
- *Early Travels in India, 1583-1619*, Delhi, Low Price Publications, 1999 [1921].
- PURCHAS S., *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes Contayning a History of the World in Sea Voyages and Land Travells by Englishmen and Others*, vol. IX, Glasgow, James MacLehose and Sons, 1905 [1625].
- SAINSBURY W. N. éd., *Calendar of State Papers, Colonial Series, East Indies, China and Japan, 1513-1616*, Londres, 1862.
- *Calendar of State Papers, Colonial Series, East Indies, China and Japan, 1617-1621*, Londres, 1870.
- TERRY E., *A Voyage to East-India Wherein Some Things are Taken Notice of in our Passage Thither but Many More in our Abode There, Within that rich and most spacious Empire of the Great Mogul : Mixt with some Parallel Observations and Inferences upon the Story, to profit as well as delight the Reader*, Londres, J. Wilkie, 1777 [1655].

- THACKSTON W. M. éd., *The Jahāngirnāma. Memoirs of Jahāngir, Emperor of India*, New York - Washington, Oxford University Press - Freer Gallery of Art, 1999.
- WOOD A., *Athene Oxonienses. An Exact History of all the Writers and Bishops who have had their education in the most antient and famous University of Oxford from the 15<sup>th</sup> year of King Henry the 7<sup>th</sup>, A. D. 1500, to the Author's death in November 1695*, vol. II, Londres, R. Knaplock - D. Midwinter - J. Tonson, 1721.

### Sources secondaires

- CLARK A., « Anthony Wood », *Dictionary of National Biography*, S. Lee éd., vol. LXII, Londres, Smith - Elder & Co, 1900, p. 349-353.
- CROSS F. L. éd., *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, Oxford, Oxford University Press, 1958.
- FINCHAM K., « Oxford and the early Stuart Policy », *The History of the University of Oxford*, N. Tyacke éd., vol. IV, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 179-210.
- LANE-POOLE S., « Thomas Roe », *Dictionary of National Biography*, S. Lee éd., vol. II, Londres, Smith - Elder & Co, 1897, p. 89-93.
- MACLAGAN E., *The Jesuits and the Great Mogul*, Londres, Burns Oates - Washbourne Ltd, 1932.
- MITCHELL C. P., *Sir Thomas Roe and the Mughal Empire*, Karachi, Area Study Center for Europe, 2000.
- MURR S., « Le politique "au Mogol" : appareil conceptuel, rhétorique stratégique, philosophie morale », *De la royauté à l'État. Anthropologie et histoire du politique dans le monde indien*, J. Pouchepadass et H. Stern éd., Paris, Éditions de l'EHESS (Puruśārtha, 13), 1991, p. 239-311.
- RUBIÉS J.-P., « Instructions for travellers : teaching the eye to see », *History and Anthropology*, 1996, IX, 2-3, p. 139-190.
- *Travel and Ethnology in the Renaissance. South India through European Eyes, 1250-1625*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- STRACHAN M., *Sir Thomas Roe, 1581-1644 : a Life*, Salisbury - Wiltshire, M. Russell, 1989.
- SUBRAHMANYAM S., « Frank submissions : the company and the mughals between Sir Thomas Roe and Sir William Norris », *The Worlds of the East India Company*, H. Bowen et N. Rigby éd., Londres, The Boydell Press, 2002, p. 69-96.
- TELTSCHER K., *India Inscribed. European and British Writing on India, 1600-1800*, Delhi - New York, Oxford University Press, 1999 [1995].
- TYACKE N., « Religious Controversy », *The History of the University of Oxford*, N. Tyacke éd., vol. IV, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 569-619.
- WHEELER S., « Edward Terry », *Dictionary of National Biography*, vol. LVI, Londres, Smith - Elder & Co, 1898, p. 86.